L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 18 DECEMBRE 1881. Entre les rues Bienville et Conti.

FEUILLETON.

Com. le 13 nov. 81.

LE REPORTER.

—PAR—

FLORIAN PHARAON.

XVI

—Suite—

Lorsque Jeanne revint à elle, elle était couchée sur son lit.

Mme Robertin et Monsieur étaient auprès d'elle.

—N'est-ce pas, mon ami, dit-elle à ce dernier, que ce n'est pas vrai ? N'est-ce pas, vous qui le connaissez ? Oh! dites-le-moi! je vous en prie, car je l'aime moi.

—Calmez vous, mademoiselle, calmez-vous. Quelle malencontreuse idée vous avez eue là, monsieur Soubise!

—Je ne pensais pas, balbutia le vieillard...

—Vous ne pensiez pas! vous ne pensiez pas! reprit rudement Monicourt, en pensa.

—Ne grondez pas mon oncle, fit Jeanne, il était aussi malheureux que moi.

—S'il était vous me consoler, je lui aurais expliqué la valeur de cette note. Je sais, parbleu bien comment se fabriquent ces sortes de canards. Le nouvelliste New Yorkais sera appris que Giret venait d'être choisi par M. Richardson pour lui succéder, et ne connaissant aucun des mariées d'Alfred, il aura cherché une raison à cette fortune soudaine; il aura vu qu'il y avait une jeune fille dans la maison, et de là à conclure un mariage il n'y a qu'un trait de plume. Ils ai-je fait des déductions pareilles dans ma vie!

—Vous croyez! interrompit Jeanne.

—Si je crois, répondit Monicourt, j'en mettrais ma main à couper. Giret est trop loyal et trop franc pour agir ainsi.

Acheter la fortune par un parjure et une action intéressée, c'est une infamie dont il est incapable.

—Je ne l'en forcé à dire qu'il m'aimait, fit Jeanne et ce serait mal de me tromper ainsi.

Monicourt, tout en défendant Giret, avait une arrière-pensée sinistre.

—Si cela était vrai! se disait-il. Pour le moment, dans tous les cas, il n'y a qu'une chose à faire: sauver cette pauvre enfant, et mettant mordions que c'est faux jusqu'à preuve du contraire.

Jeanne continuait à trembler.

—Vous ne pouvez rester comme ça, dit Monicourt; je vais aller chercher le docteur.

—Oh! ne me quittez pas, dit la jeune fille; parlez-moi encore de lui.

—Je vais revenir, dit le journaliste, je tiens à ce que mon docteur vous voie; regardez comme vous tremblez; il n'y a pas de bon sens à se mettre dans un pareil état.

Monicourt, une fois dans la rue, entra dans le premier café qu'il trouva.

Il demanda une plume et de l'encre et écrivit en toute hâte à son confrère de la *Patrie*:

"Mon cher ami,

"A charge de revanche, veuillez faire insérer les quelques lignes suivantes dans votre journal de ce soir; il s'agit de rendre la vie à une jeune fille qui en meurt d'désespoir.

"Merci et à vous,

"MONICOURT."

Au billet était joint l'entrefilet suivant:

"Nous sommes heureux d'annoncer le choix fait par la compagnie américaine du Black-Ridge, de notre jeune compatriote, M. Alfred Giret, pour prendre la direction des grandes houillères qu'elle possède dans l'état de New-York. La lettre particulière qui nous apprend cette nouvelle désenchante, contient une feuille américaine, que cette nomination soit due à un trait matrimonial.

"M. Giret doit cette haute position à son mérite seul, d'autant plus que M. Richardson, son prédécesseur, étant célibataire, n'a pas de fille à marier. En tous pays, l'envie cherche à ternir le mérite."

—Si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal, dit-il en plaçant la lettre qu'il envoya immédiatement par exprès.

C'est fait, il n'ile chez le docteur. Celui-ci était absent. Monicourt lui laissa un mot prenant pour qu'il vînt immédiat chez M. Soubise, de là il se rendit chez M. Robertin.

—Mon ami, lui dit-il, vous feriez bien chercher votre femme, ce soir.

—Oui, fit le bonhomme.

—En revenant, vous achèterez le *Patrie*:

—Le *Réformateur*, vous voulez dire.

—Non, la *Patrie*.

—Mais Agisé m'aime pas ce journal-là.

—Il ne s'agit pas de ce qu'aime Mme Robertin; vous achèterez le *Patrie*! Vous y trouverez un entrefilet concernant Giret, et vous entrerez tous joyeux.

—Comment, tout joyeux ....et pourquoi?

—Je vous expliquerai ce plus tard.... Vous entrerez tout joyeux dans la chambre de Mlle Soubise, en vous disant: C'est moi qui ai de bonnes nouvelles de Giret?

—Ah! fit M. Robertin, il se passe donc quelque chose!

—Oui! oui! Je vous dirai ça plus tard. Au revoir.

—Alors, dit M. Robertin en reconduisant Monicourt, journal très joyeux et je m'entrerai en entrant....

—Oui! oui! c'est convenu, dit Monicourt en s'esquivant.

—Quel drôle de garçon! fit Robertin lorsqu'il fut seul.

Je n'y trouve rien, et être que depuis le jour où il est venu à la maison, ça a toujours été comme ça.

—Vous n'avez pas été longtemps, dit Jeanne à Monicourt.

—Le docteur n'était pas chez lui, je lui ai laissé un mot.

Six heures et demie, M. Robertin fit, comme il était convenu, son entrée, la figure tout épanouie, en criant:

—Ah! c'est moi qui ai de bonnes nouvelles de Giret!

Mme Robertin qui n'était pas dans la confidence fit un cri de joie.

—Diable! fit M. Robertin, il paraît que je ne suis pas assez joyeux. Ma fi répéta en phrase avec éclat, mais il l'acheva dans un cri sage que lui arracha une forte pincée de son pouce.

—Te tairas-tu, imbécile! lui souffla Mme Robertin, ne va pas croire que c'est ton ami de Giret!

Le bonhomme allait faire quelques pantagruéliques, lorsque Monicourt le tira d'embarras.

—Voyons votre nouvelle! dit-il.

—Tiens! voyez, là dans la *Patrie*.

—Ah! fit le journaliste après avoir lu, je savais bien que d'était un canard! Tenez, tenez, mademoiselle.

Jeanne prit le journal, puis se tournant vers Monicourt avec un sourire triste sur les lèvres.

—Merci, ami, dit-elle, vous êtes bien bon; mais vous êtes enfoncé, monsieur Jean!

—Quelle vilaine pensée vous avez là! Je serais incapable d'abuser ainsi de votre crédulité dans un moment pareil. Ecoutez-moi, ceci que vous prenez dans la *Patrie*, ce n'est pas, et que je ne vous ai quitté que quelques instants pour aller chercher le docteur.

—C'est vrai, dit Jeanne dont les joues se colorèrent subitement, je vous demande pardon.

En même instant, la bonne annonça la visite du docteur.

XVII

Le docteur avait beaucoup ce que tout le monde savait, c'est-à-dire que Jeanne avait eu une violente crise nerveuse. Il ordonna une potion calmante et recommanda le repos le plus absolu pour la malade et le silence autour d'elle.

Aux questions inquiètes de Monicourt il avait répondu:

—Pauvre que ce ne sera rien; mais à Jeanne qu'il est, il n'est impossible de prévoir ce qui peut arriver demain; jeunes de pareils préjugés il faut que l'observe. Entre nous, je te dirai que les maladies nerveuses ne sont pas des maladies proprement dites, ayant un caractère défini et une marche déterminée, c'est une série de phénomènes qui se produisent, et qui échappent pour la plupart à la science médicale. Le médecin, dans les trois quarts des cas, est obligé de faire p'aoc sur psychologie. Les accidents physiques ne sont en général que la conséquence des bouleversements de l'âme et des tortures de la pensée. Je reviendrai demain, et je te promets de suivre ta chère malade avec tout le dévouement que m'inspire notre vieille amitié.

Pendant trois jours, les crises se succédèrent à intervalles presque égaux; cependant, il y avait amélioration; le mandat de la *Patrie* et l'espoir d'une prochaine lettre de Giret avaient jeté un peu de calme dans l'esprit de Jeanne et agissaient produit une détente salutaire dans l'état général de la jeune fille. Les soins de Monicourt, plus affoncés que ceux du docteur, avaient amené ce résultat.

Le journaliste venait souvent la voir, et, par des raisonnements à perte de vue, lui avait prouvé qu'elle s'était alarmée d'un fantôme; qu'il connaissait Giret et qu'il pouvait se porter garant de sa droiture.

Monicourt, inspiré par son dévouement à Alfred et son amitié pour Jeanne sut faire passer dans l'âme de la jeune fille une consolante espérance qu'il ne partageait qu'à moitié.

Un matin qu'il était au journal, un commissionnaire vint le chercher en toute hâte de la part de M. Soubise.

Monicourt monta dans la première voiture de place qu'il trouva et accourut auprès de Jeanne.

La jeune fille était en proie à une crise terrible.

Au moment où Monicourt entra dans la chambre, elle était entourée des soins de Mme Robertin. Le brave dame cherchait à la rappeler à la vie par tous les moyens possibles.

Jeanne, étendue sur le lit, avait le visage livide; ses yeux, humides encore, sortaient de leur orbite, et dans sa main crispée elle froissait une lettre.

—C'est ta monstre que votre Giret! dit tout bas Mme Robertin à Edouard.

—Qu'est-il arrivé? demanda ce dernier.

—Oh! les hommes! vous êtes tous les mêmes! pauvre fille! torturer un ange pareil! il faut n'avoir pas de cœur.

—Que s'est-il passé?

—Eh bien! ce monsieur Giret a écrit une lettre infâme! Après l'avoir fait, la pauvre enfant a eu un accès de désespoir terrible! J'en tremble encore. Oh! les hommes!

—Que dit il, dans sa lettre?

—Je n'en sais rien, mais à coup sûr ce ne sont point des compliments! Et dire, Edouard, que vous m'avez mis dans ces dispositions!

Monicourt chercha à dégager la lettre de la main de Jeanne, mais la crispation était violente et il ne put y parvenir.

Cependant, petit à petit le calme revint, les nerfs de Jeanne se détendirent et s'affaissèrent succédés à la surexcitation nerveuse. La respiration cessa d'être sifflante, le jeu des poumons se régularisa et le regard s'éclaircit. Le sang pénétrant de Jeanne laissa échapper la lettre.

Monicourt le saisit et la lut.

Elle était datée des mines de Black-Ridge, était écrite depuis vingt jours déjà; elle était ainsi conçue:

"Mademoiselle,

"Ce n'est pas l'âme gaie que je vous écris, je me trouve isolé au milieu de la foule qui m'entoure; je vois bien des visages humains, mais aucune main amie ne s'étend vers moi. Je vis seul avec mes pensée, et dans ce tête-à-tête perpétuel j'ai des frayeurs d'enfant! Je sens tout à coup mon courage faiblir, et dans ces moments de défaillance, où l'avenir m'apparaît noir de haine, je me reproche de vous avoir lâché à mon triste sort, par une présence arrachée peut-être à votre compassion pour un enfant perdu qui quitte la France. Cependant votre pseudo me soutient, et votre douce image m'apparaît aux heures de lassitude, comme celle de mon bon ange, pour réveiller mon courage fayanin.

"Il n'est pas facile de conquérir la fortune, et lui comme en France. Peu se heurte à l'encouragement des capacités. Qu'elles sont loin mes illusions d'Europe! Je croyais qu'il suffisait d'arriver là pour être apprécié, qu'on vous tendait vos dévoûts, et armé d'une ferme volonté de travail! Quel mécompte!

"J'ai trouvé avec peine une toute petite place d'ingénieur et que je suis là, regardant l'horizon où ne voyait désormais d'aucun point l'espérance d'en sortir meilleur. Ne m'en veuillez pas de vous faire partager mes soucis, mes inquiétudes pour l'avenir, car avenir qui tombe tous jours, s'éloigne sans cesse, me séparant davantage de vous. Prenez de temps d'épreuves et de découragement pesez vite!

"Je me devais à moi-même de vous avouer combien je me suis trompé dans mes calculs et de vous dire que, quoique vivant que pour vous et par vous, je ne me considère pas le droit de vous lier à jamais à une fortune aussi chancelante que la mienne.

"Quoi qu'il arrive, je conserverai votre souvenir comme la seule joie de ma vie.

"ALFRED GIRET."

Tandis que Monicourt lisait la lettre, Jeanne avait repris ses sens.

—N'est-ce pas, mon ami, dit-elle à Monicourt lorsqu'il eut achevé la lecture, n'est-ce pas qu'il m'abandonne?

—Mais non, mademoiselle, nullement, je ne vois pas ce qui a pu vous suggérer une pareille pensée. C'est la lettre d'un homme découragé, voilà tout.

—Oh! non, fit Jeanne, c'est bien une rupture. Ne dit-il pas qu'il ne renonche de m'avoir lâché à son sort, et plus loin qu'il ne se considère pas comme ayant le droit d'exiger de moi une fidélité qu'il ne saurait probablement avoir de son côté! Non, non, vous ne me faites pas prendre le change, mon ami.

Monicourt chercha en vain à la dissuader. Jeanne resta confiante dans sa conviction.

—Mon ami, dit-elle, en complaisant dans sa douleur, n'est-ce pas que c'est mal de ne pas croire? Il avait confiance je l'aime. Oh! certes, il s'agirait point d'argent. Il m'aime les trésors de bonheur que j'accumule là dans mon cœur; il ne sait pas que on pensée me convaint parfaitement, que je vis avec elle, qu'elle est en moi, qu'elle faisait mes joies de tout instant, mes rêves d'or de toutes mes nuits, et qu'en ce moment elle me tue et je la bénis encore. Oui, Monicourt, je mourrai de cette douleur, heureuse de quitter le monde en pensant à lui et en lui souhaitant avec une entière le bonheur que j'étais vitre de lui donner. Vous le lui direz, n'est-ce pas, lorsque je serai mort? Oh! dites-lui bien que je suis partie sans nom sans Revez et son image en tête.

..Vous ne mourrez pas, répondait Monicourt, et Giret reviendra.

..Vous êtes bon, vous; vous ne voyez conflicte et vous avez pitié de moi; lui est un peu cruel, mais il ne sait pas! Oh! si j'étais pale de lui!

Lorsque le docteur arriva, Jeanne était tout à fait calme.

Il resta longtemps avec elle et Monicourt.

..Il faut la laisser épuiser sa douleur seule, dit le docteur en journaliste, en certaine, la médecine n'a rien à faire en de même pas de chose. Il ne faut pas la consoler, il faut la plaindre et amener une réaction par l'effet de la désespérance ou la certitude son abandon. Elle en mourra peut-être, peut-être aussi elle en revindra.

..Cette alternative est terrible.

—Terrible, en effet, mais je ne vois pas d'autre remède. Il en est bien un, mais il est impossible.

—Lequel? fit Monicourt. Indique-le moi, dussais-je aller au bout du monde pour le chercher, Pirat.

..En effet, il faudrait aller au bout du monde pour le trouver. Le seul remède sûr serait la présence ici de Giret. S'il ne venait pas par amour, il faudrait qu'il vînt par pitié.

..Je lui écrirai! dit Monicourt.

..C'est beaucoup, l'faut aller le chercher. Une lettre ne saurait lui expliquer toutes les détresses, et puis le temps passe; Mlle Soubise peut être épuisée dans un mois et enterrée dans deux. Ce sera une autre toute, l'agonie commencera avec la longueur et ne terminera par l'épuisement et l'inertie du mort.

..Alors je partirai.

..Le plus tôt possible.

..Par le prochain bateau. Mais pendant mon absence.... demanda d'un air inquiété Monicourt.

..Eh bien! pendant ton absence, je serai là.

..Merci, fit Monicourt en lui serrant les mains, je remercie Giret mort ou vif, je le jure. Fait-il que je cache ce nom mon départ?

—Au contraire, annonce-le à Mlle Soubise, l'espoir le soutiendra jusqu'à ton retour.

Le soir même Monicourt était prêt à partir.

Le prince Tzumanskaff avait mis en bourse à sa disposition.

Il alla faire ses adieux à Jeanne.

—Je pars, lui dit-il, parce que je ne veux pas vous voir souffrir sur un simple soupçon. J'irai là bas, je veux voir par moi-même, et à mon retour, je vous informerai vous désespérer tout à votre aise, s'il y a lieu; mais d'ici là, soyez raisonnable, je vous en prie.

—Ne partez pas, c'est peine inutile, je le sens.

—Je suis sûr que vous vous trompez, et Giret sera bien étonné à votre arrivée.

—Si vous voyez qu'il soit aimé et qu'il puisse être heureux, ne lui dites rien. Je ne veux pas qu'il souffre. Vous me le promettez?

—Je vous le promets.

—Eh bien! partez alors, mais quel prétexte allez-vous donner à votre voyage?

—Ne suis-je pas journaliste? Je vais étudier les grandes institutions américaines.

—C'est vrai, fit Jeanne avec un sourire triste. S'il m'aime encore, ne lui dites pas que je suis malade.

Lorsqu'il fit sa visite d'adieu à Mme Robertin, elle essaya d'avoir une crise de nerfs, mais elle ne put y parvenir. Elle se trouva à lui dire que ceci:

—Ne suivez pas l'exemple de votre horreur d'ami: j'en mourrais!

Le lendemain, Monicourt partait pour le Havre, où il s'embarquait immédiatement pour l'Amérique.

M. et Mme Robertin l'avaient accompagné jusqu'à la gare.

XVIII

Tandis que Monicourt voguait vers le vaste continent découvert par Christophe Colomb, M. Soubise, désespéré de l'état de sa nièce, dérivait, sans consulter personne, en dehors de toute influence, une longue lettre d'amour à Giret. Il le conjurait d'avoir pitié de Jeanne et de lui rendre la vie en démentant les bruits qui mettaient en péril les jours de la jeune fille.

"Lorsque, grâce à ce pieux mensonge, disait il, vous l'aurez rendue à la santé, je m'associerai à vous pour trouver un prétexte à rupture; je vous aiderai à vous faire détester d'elle. Pour le moment, il s'agit d'un danger imminent à conjurer, et je fais un appel à votre cœur d'honnête homme pour obtenir une bonne lettre de vous qui rendrons le salut de mon chère enfant. Ne refusez pas la prière d'un vieillard qui fut l'ami de votre père."

M. Soubise cachete son épître et la mit à la poste.

De son côté, le docteur adressait à Monicourt une lettre pour rechapter à New-York.

Cette correspondance hâtive était motivée par une nouvelle crise nerveuse qui s'était produite chez Jeanne.

Trois jours après le départ de Monicourt, un accès de désespoir s'était soudainement emparé de la jeune fille, sans motif apparent. Comme il arrivé souvent dans les affections nerveuses, le nerveux avait été tellement ébranlé qu'il avait déterminé une succession de phénomènes cérébraux, que les aliénistes ont souvent signalés: une lucidité extrême s'empare du malade, et lui donne la faculté étrange de saisir, sans aucun rapport, les apparences de la réalité, une action idéale qui est le fait d'une hallucination puissante. Ce mirage cérébral est sur les confins de la folie.

Jeanne avait cru voir Giret, elle s'imaginait avoir avec lui une explication dont le résultat avait été une rupture complète.

Le hasard avait voulu que le docteur fût présent, lorsque ce phénomène se produisit; il étudia toutes les phases de la crise et, connaissant qu'un miracle seul pouvait sauver la pauvre enfant.

C'est avec cette conviction qu'il écrivit à Monicourt en lui disant que, même avant de faire aucune démarche, et à la réception de sa missive, il adressât une lettre à Jeanne pour la rassurer. Il espérait accomplir le miracle, mais qu'il n'y avait pas un jour à perdre.

A son arrivée à New-York, Monicourt descendit dans le premier hôtel venu et se mit immédiatement en quête des moyens les plus rapides de se rendre aux mines de Black-Ridge.

Il prit langue dans l'hôtel, et le maître de l'établissement lui fit conduire avec toute la déférence due à un client dans un de ces bureaux de renseignements que nos lecteurs connaissent déjà. Le hasard voulut qu'on le mandât directement chez Baroness. Le Marseillais, à la vue d'un étranger, se leva avec empressement.

—En quoi puis-je vous être utile, monsieur? dit-il en saluant le journaliste.

—Monsieur, je désirerais me rendre le plus rapidement possible aux mines de Black-Ridge, et je vous prie de m'accompagner quelle est la voie la plus directe et la plus prompte.

M. Baroness prit une feuille de renseignements à en-tête au nom de son office et y inscrivit l'itinéraire que Monicourt devait suivre. Puis, il lui tendit le papier, non sans lui réclamer le fameux dollar d'office.

Monicourt allait se retirer, lorsqu'il lui vint à l'idée de se renseigner plus complètement.

—Ne connaissez vous pas, par hasard, demande-t-il, un ingénieur employé à la mine: M. Alfred Giret?

A ce nom, Baroness recula d'un pas et s'examina des pieds à la tête son interlocuteur.

Un nommé Alfred Giret, répéta Monicourt, croyant avoir été mal compris.

—Je ne le connais pas; j'en ai entendu parler seulement. Et vous, vous le connaissez?

—Parbleu! puisque je suis à sa recherche.

—Ah! fit le Marseillais, pour affaire urgente probablement?

—Très urgente.

—Je regrette de ne pouvoir vous renseigner.

Monicourt salua et partit.

Il marchait, consultant son bulletin de Broadway, il fut arrêté par une foule groupée autour d'une immense affiche en telle appendice à une maison. Il fit comme tout le monde, leva la tête et lut la gigantesque pancarte.

C'était l'annonce d'une nouvelle édition du *New York Herald*, avec le sommaire des dernières nouvelles d'Europe.

—Tiens, se dit Monicourt, on va peut-être me renseigner ici à titre de confrère.

Et il entra dans le bureau de la direction du journal.

Monicourt expose le motif de sa visite à un jeune homme qui lui dit qu'à son grand regret, le rédacteur chargé des relations avec les Français était absent; mais que s'il voulait laisser son adresse, il pourrait, dans la soirée, lui faire remettre les renseignements qu'il désirait.

Monicourt tira sa carte et la passa au jeune homme après l'avoir corrigée, et ajouta au crayon le nom de l'hôtel où il était descendu.

A l'époque déjà éloignée dont nous parlons, le service régulier entre les deux continents n'était pas organisé comme de nos jours. Chaque bateau en partance en chargeait de la correspondance des deux hémisphères, et la poste arrivait sans être régulièrement échelonnée comme aujourd'hui.

Monicourt parcourait la ville, lorsqu'il passa devant le *Post Office*; il y entra à tout hasard et s'informa au bureau restant s'il n'y avait pas de lettres pour lui.

A son grand étonnement le commis lui remit une lettre: c'était celle du directeur.

Il corrigeait à dessi mot ce qu'il y avait à faire, et comme le courrier d'Europe partait le lendemain même, il rentra à son hôtel *pour y* dorter la matinée lettre manuscrite.

Il venait de la clore, lorsque le domestique lui annonça la visite d'un étranger.

—Monsieur, dit le nouveau venu, je suis rédacteur du *New York Herald*, et j'ai vivement regretté de ne pas m'être trouvé au journal lorsque vous y êtes venu.

—Je suis réellement désolé, dit Monicourt en offrant un siège à son confrère américain, que vous vous soyez dérangé.

—J'avais un renseignement à vous demander.

—Je suis tout à votre disposition, ainsi que toute la direction du journal, pendant votre séjour en Amérique. Vous n'êtes pas un inconnu pour moi, mon ami.

—Je suis réellement confus.... fit Monicourt.

—Voici en deux mots ce que je désirerais savoir....

Tout à coup Edouard se frappe le front.

—Monsieur, s'écria-t-il, vous pouvez sauver la vie à une jeune fille.

Le rédacteur du *New York Herald* crut avoir affaire à un fou.

—Oui! monsieur, continua-t-il, c'est la providence qui vous envoie. Il dépend absolument de vous de me rendre le plus grand des services. Veuillez faire insérer dès lignes dès l'édition qui part demain pour la France.

—Expliquez-vous, dit l'Américain de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à un aliéné.

Monicourt le mit au courant de la situation et lui communiqua la lettre du docteur.

—Rien n'est plus facile, dit le rédacteur du *New-York Herald*; veuillez rédiger votre note et je la ferai insérer; seulement hâtez-vous, car nous allons mettre sous presse la dernière édition.

Monicourt écrivit dix lignes dans lesquelles il annonçait le prochain départ pour la France de l'ingénieur Alfred Giret, qui allait s'y marier avec une jeune et brillante artiste à laquelle il était fiancé depuis longtemps.

—Voilà le meilleur remède, dit-il en tendant la copie à son confrère, et je vous suis bien reconnaissant du service que vous me rendez. A charge de revanche.

L'Américain prit la note et la lut.

—Ah! fit-il, c'est de M. Alfred Giret qu'il s'agit? Je le connais beaucoup.

—Tant mieux, dit Monicourt, c'est un de mes amis d'enfance, et je suis venu ici pour le voir. Je pars demain matin pour les mines de Black Ridge.

—Il n'est plus là; le pauvre garçon est installé en cottage de M. Richardson.

—Comment, pauvre garçon? Que voulez-vous dire? s'exclame Edouard.

—Quoi, vous ne savez pas?

—Non; que lui est-il arrivé?

—Il y a trois semaines à peu près qu'il a reçu une balle en pleine poitrine.

—En duel?

—Oui, en duel à l'américaine; il est hors de danger aujourd'hui.

—Racontez-moi cela.

—L'heure presse, fit l'Américain, le journal doit être sous presse.

—Permettez-moi, fit Monicourt tout ému, de vous accompagner; vous me raconterez en route comment est arrivé cet affreux malheur.

—Volontiers, mon cab est en bas, et nous y causerons à l'aise.

Monicourt prit son chapeau et suivit son confrère de la presse américaine.

XIX

Aussitôt qu'il fut installé dans le cab, Monicourt se tourna vers son confrère.

—Monsieur, dit-il, en grâce, veuillez me dire quel est ce drame horrible dans lequel mon brave ami Giret s'est trouvé mêlé d'une façon si malheureuse?

Le rédacteur du *New-York Herald* raconta toute la partie de l'histoire que nos lecteurs connaissent déjà.

—Comment, s'écria Monicourt, n'est-ce misérable chez lequel je me suis présenté ce matin pour obtenir les renseignements qui m'ont indemnisé? L'infâme prétendu a en l'impudence de me dire qu'il ne connaissait pas Giret, qu'il en avait entendu parler seulement.

—C'est lui-même.

—Ce que je ne m'explique pas d'une façon très claire, dit Monicourt, c'est le but que se proposait le Baroness de malheur en lançant une pareille calomnie.

—Ne vous l'ai-je pas dit?

—Non.

—Baroness est un banquerouttier marseillais, qui s'est réfugié ici il y a quelques ans. Il a ouvert à son arrivée l'établissement dans lequel vous vous trouvez. Un autre de ses protégés est l'émigrant naïf venu se faire dorrober et dans lequel s'organisent toutes les affaires véreuses que le naïf de l'or fait former à son cerveau de tous les aventuriers. Tout nouvel arrivant est une proie pour ce mistonne coquin. Lorsqu'il a la rencontre de Giret, Baroness, les bras pleins, il crut avoir à faire à un ambitieux qui porte en conscience un trottoir élastique comme nous disons. Son titre d'ingénieur aidant, il rêva l'organisation d'une grande escroquerie à laquelle il eût mis le nom honorable de votre ami qui en dut en prévoir. Or donc, lorsque M. Richardson entra, il trouva M. Giret amoureux par le ruban du Marseillais; Baroness était impossible sans les injures de votre ami.

—Cette discussion est trop longue, dit M. Richardson, en souriant. Pourquoi avez-vous menti? Pourquoi n'avez-vous pas répété le mot que vous avez fait, en insistant, comme il était convenu, la note rectificative?

—Parce que vous ne m'avez arraché mon consentement que par la menace. Parce que j'étais dans votre domicile et que vous m'accusiez tué comme un chien si j'osais refuser. Et puis enfin, pense que je ne l'ai pas voulu!

—Misérable! s'écria M. Richardson.

Votre ami avait repris son calme, et voulait intervenir.

—Je ne vous menace point, mon, dit-il, je vous connaît d'agir loyalement, en allant démentir vous-même la nouvelle calomnieuse que vous avez inventée.

—Je ne le ferai pas, dit Baroness, non seulement je ne le ferai pas; mais encore je maintiens mon dire; vous dépossédez la fille du monsieur, pour avoir la direction.

—Misérable! s'écria Giret.

—On ne discute pas avec les chouans, dit M. Richardson, on les tue.

Et en disant, il tira son revolver.

Baroness en fit autant, la bataille commença.

Votre ami n'était pas armé, et il resta simple spectateur de ce duel entre d'une table. Les revolvers se vidèrent: à la cinquième balle, Baroness, en s'effaçant devant le pistolet de M. Richardson, envoya une balle à votre ami.

Elle l'atteignit en pleine poitrine; Baroness avait été blessé au bras.

—De l'affaire en est restée-là? demanda Monicourt.

—Oui, pour le moment; ces messieurs s'allèrent, cet scrouellement barre sur le Marseillais; ils ont fait publier dans le journal la note telle qu'ils l'avaient rédigée.

—Alors, l'affaire n'est pas finie?

—Je ne le suppose pas. M. Richardson attend la guérison de votre ami pour recommencer. Cette fois-là le tuerait, dit avec conviction l'Américain.

—Je ne veux pas que Giret risque en vie contre ce misérable, dit Monicourt.

On était arrivé aux bureaux du *New York Herald*.

Le rédacteur fit traduire immédiatement l'entrefilet du journaliste français et l'envoya à l'imprimerie. Puis, passant dans les bureaux de la rédaction, il présenta à ses collègues leur confrère parisien. Monicourt fut chaleureusement accueilli par tous, et on le pria de se considérer comme faisant partie de la maison pendant tout son séjour aux Etats-Unis.

—Mon Dieu, messieurs, dit-il, puisque vous m'accueillez d'une façon aussi fraternelle, j'accepte de votre offre. Je suis venu ici appelé par une affaire d'honneur. Pourrai-je compter, à l'occasion, sur l'assistance de deux d'entre vous?

—Nous sommes tous à votre disposition, répondirent les rédacteurs.

—Merci, messieurs, fit Monicourt, j'aurai l'honneur de revenir pour en causer avec vous.

(*A continuer.*)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Concours des écoliers des deux sexes, sous les auspices de l'Athénée Louisianais.

Prix à décerner—Deux médailles d'or offertes par un groupe de Français.

Nous croyons devoir rappeler au public que l'Athénée Louisianais, désireux d'encourager les élèves des deux sexes qui apprennent le français, ouvre un concours où les deux meilleures compositions en cette langue vaudront à leurs auteurs une médaille d'or.

La distribution des prix aura lieu en séance publique, au milieu d'une fête artistique en même temps que littéraire, et sous les yeux d'une nombreuse assistance réunie pour assister au triomphe des jeunes lauréats.

Les élèves des écoles ou institutions de la ville et de la campagne, ainsi que les enfants qui reçoivent leur instruction chez leurs parents, sont invités à concourir.

Il y aura deux classes de concurrents; dans l'une seront les garçons, dans l'autre les filles.

Chaque classe aura un sujet particulier à traiter.

La date du concours est fixée SAMEDI, 10 décembre.

Les concurrents de l'un ou l'autre sexe devront être âgés de moins de dix-sept ans à la date fixée ci-dessus.

Les concours aura lieu dans les salles de l'Union française, rue Lafayette, entre Le Parfaite-Union) rue des Remparts, entre Dauphine et St Philippe.

Les futurs concurrents sont priés de vouloir bien s'inscrire sur un registre placé dans le magasin de M. F. Tujague, rue de Chartres, 11.

A peine le matou Dumas, nouveau nécromancien, cette Revue et Tonkinois, a-t-il achevé son dernier tableau de l'orchestre et de jouer, que déjà la foule s'arrête devant les vitrines du magasin de Mme Delphine d'Orléans, de ses nouveaux et brillants tableaux de fantaisie, dont les lignes pures, grandes et pottles, sur toile fine à la bluette exquisite, prennent toutes les nuances glanées à la gamme du qui ne manque guère que la parole; nous nous trompons sur il n'en trouve qui parlent.

Mais il faut pas, sur dans le magasin pour se faire idée des richesses qui y sont entassées, de faire de bibelots d'objets d'art, de oratoire de Mme Delphine d'Orléans, de cabinet en bisoutil, de mille objets riches et élégants qui, malheureusement pour le jour de l'an, plus magnifiques les uns que les autres, ne l'excellente idée de faire de beaux heureux, cette année, non en poupées.

Il donne n'est à se remercier chaleureusement que qui mesure la portée de ce mot: "Ne pouvoir s'offrir tout, ce n'est pas se tromper, c'est ne rien vouloir."

Ce fut un coup pour Baroness. Il jura de s'en venger. Attribuant son insuccès à la concurrence que lui faisait M. Richardson, comme il disait, il inventa l'histoire du duel et voyant l'espoir qu'elle faisait naître, et ambrouilla une rupture entre les deux ingénieurs. Deux honnêtes hommes n'entendent toujours; la ruse de Baroness n'eut aucun succès; elle lia, au contraire, ces deux musiciens. Richardson et Giret se bornèrent à exiger un démenti de Baroness. Le Marseillais, à la vue d'un étranger, se leva avec empressement.

—En quoi puis-je vous être utile, monsieur? dit-il en saluant le journaliste.

—Monsieur, je désirerais me rendre le plus rapidement possible aux mines de Black-Ridge, et je vous prie de m'accompagner quelle est la voie la plus directe et la plus prompte.

M. Baroness prit une feuille de renseignements à en-tête au nom de son office et y inscrivit l'itinéraire que Monicourt devait suivre. Puis, il lui tendit le papier, non sans lui réclamer le fameux dollar d'office.

Monicourt allait se retirer, lorsqu'il lui vint à l'idée de se renseigner plus complètement.

—Ne connaissez vous pas, par hasard, demande-t-il, un ingénieur employé à la mine: M. Alfred Giret?

A ce nom, Baroness recula d'un pas et examina des pieds à la tête son interlocuteur.

—Un nommé Alfred Giret, répéta Monicourt, croyant avoir été mal compris.

—Je ne le connais pas; j'en ai entendu parler seulement. Et vous, vous le connaissez?

—Parbleu! puisque je suis à sa recherche.

—Ah! fit le Marseillais, pour affaire urgente probablement?

—Très urgente.

—Je regrette de ne pouvoir vous renseigner.

Monicourt salua et partit.

Il marchait, consultant son bulletin de Broadway, il fut arrêté par une foule groupée autour d'une immense affiche en telle appendice à une maison. Il fit comme tout le monde, leva la tête et lut la gigantesque pancarte.

C'était l'annonce d'une nouvelle édition du *New York Herald*, avec le sommaire des dernières nouvelles d'Europe.

—Tiens, se dit Monicourt, on va peut-être me renseigner ici à titre de confrère.

Et il entra dans le bureau de la direction du journal.

Monicourt expose le motif de sa visite à un jeune homme qui lui dit qu'à son grand regret, le rédacteur chargé des relations avec les Français était absent; mais que s'il voulait laisser son adresse, il pourrait, dans la soirée, lui faire remettre les renseignements qu'il désirait.

Monicourt tira sa carte et la passa au jeune homme après l'avoir corrigée, et ajouta au crayon le nom de l'hôtel où il était descendu.

A l'époque déjà éloignée dont nous parlons, le service régulier entre les deux continents n'était pas organisé comme de nos jours. Chaque bateau en partance en chargeait de la correspondance des deux hémisphères, et la poste arrivait sans être régulièrement échelonnée comme aujourd'hui.

Monicourt parcourait la ville, lorsqu'il passa devant le *Post Office*; il y entra à tout hasard et s'informa au bureau restant s'il n'y avait pas de lettres pour lui.

A son grand étonnement le commis lui remit une lettre: c'était celle du directeur.

Il corrigeait à dessi mot ce qu'il y avait à faire, et comme le courrier d'Europe partait le lendemain même, il rentra à son hôtel *pour y* dorter la matinée lettre manuscrite.

Il venait de la clore, lorsque le domestique lui annonça la visite d'un étranger.

—Monsieur, dit le nouveau venu, je suis rédacteur du *New York Herald*, et j'ai vivement regretté de ne pas m'être trouvé au journal lorsque vous y êtes venu.

—Je suis réellement désolé, dit Monicourt en offrant un siège à son confrère américain, que vous vous soyez dérangé.

—J'avais un renseignement à vous demander.

—Je suis tout à votre disposition, ainsi que toute la direction du journal, pendant votre séjour en Amérique. Vous n'êtes pas un inconnu pour moi, mon ami.

—Je suis réellement confus.... fit Monicourt.

—Je vous puis-je vous être utile?

—Voici en deux mots ce que je désirerais savoir....

Tout à coup Edouard se frappe le front.

—Monsieur, s'écria-t-il, vous pouvez sauver la vie à une jeune fille.

Le rédacteur du *New York Herald* crut avoir affaire à un fou.

—Oui! monsieur, continua-t-il, c'est la providence qui vous envoie. Il dépend absolument de vous de me rendre le plus grand des services. Veuillez faire insérer dès lignes dès l'édition qui part demain pour la France.

—Expliquez-vous, dit l'Américain de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à un aliéné.

Monicourt le mit au courant de la situation et lui communiqua la lettre du docteur.

—Rien n'est plus facile, dit le rédacteur du *New-York Herald*; veuillez rédiger votre note et je la ferai insérer; seulement hâtez-vous, car nous allons mettre sous presse la dernière édition.

Monicourt écrivit dix lignes dans lesquelles il annonçait le prochain départ pour la France de l'ingénieur Alfred Giret, qui allait s'y marier avec une jeune et brillante artiste à laquelle il était fiancé depuis longtemps.

—Voilà le meilleur remède, dit-il en tendant la copie à son confrère, et je vous suis bien reconnaissant du service que vous me rendez. A charge de revanche.

L'Américain prit la note et la lut.

—Ah! fit-il, c'est de M. Alfred Giret qu'il s'agit? Je le connais beaucoup.

—Tant mieux, dit Monicourt, c'est un de mes amis d'enfance, et je suis venu ici pour le voir. Je pars demain matin p